

Note de lecture sur *La Perversion sadomasochiste: l'entité et les théories*, de Franco de Masi,  
trad. française par T. van der Hallen, Ithaque, 2011,  
205p., index rerum, index nominum, bibliographie

Il est particulièrement difficile pour un lecteur français de psychanalyse, surtout s'il prend ses références chez Lacan, de comprendre ce que vise Franco de Masi. Il m'a semblé tout d'abord que c'était une question de culture clinique, mais aussi bien philosophique, d'environnement médico-légal sans doute différent en France et en Italie pour tout ce qui touche à la notion de perversion, et bien sûr, d'incompatibilité doctrinale remontant aux grands conflits de l'histoire de la psychanalyse (Franco de Masi ne citant jamais Lacan). J'en donnerai un exemple simple. Dans la formation que j'ai reçue, le critère du transfert avec un patient pervers, c'est que l'expérience est dominée par deux affects. L'un est la quête d'une *complicité muette* que le patient voudrait établir avec l'analyste, et dont on peut parfois retracer l'origine, dans le transfert, à la complicité attendue de son fils par une mère dont la haine toujours implicite mais néanmoins disqualifiante à l'égard du père (soit lamentable, soit un tyran) a constitué tout l'horizon psychique. L'autre est le surgissement savamment calculé de l'angoisse, c'est-à-dire de *l'angoisse de l'analyste*. Rien de plus ordinaire à cet égard qu'une réaction contre-transférentielle du type : « Je ne supporte pas le métier que je fais, je voudrais ne pas être psychanalyste si c'est pour écouter ça ! » (comme on voit, on n'est pas loin d'être exposé par le pervers à la tentation de l'auto-déni de sa position). Pas une fois Franco de Masi ne mentionne cette angoisse de l'analyste. Il prend son départ dans une confrontation entre théories, pas dans l'examen du transfert.

Et puis l'on commence à se demander s'il n'y aurait pas, sous-jacente à cette incompréhension, un problème de traduction. En français, en effet, le mot pervers désigne tout à la fois le pervers au sens psychopathologique (comme le fétichiste, ou le trioliste) et le grand criminel passible des tribunaux (du pédophile au tueur en série tortionnaire). Il en ressort que dans l'intelligence habituelle de la notion de perversion, en France, y compris les perversions de divan, la potentialité pour le mal, voire la continuité éventuelle entre pratique privée, plus ou moins délinquantes, et pratiques criminelles, est plus ou moins acceptée comme allant de soi. Dans l'usage du mot que l'on trouve dans le livre de Franco de Masi une distinction plus nette semble départager d'un côté ce qu'il appelle le psychopathe pervers et, de l'autre, le pervers de divan. Certes, il existe bien une « polarité maligne » de la perversion, dit-il, mais l'ancrage référentiel de la notion se trouve, pour lui, du côté de *fantasmes agis* par un certain nombre d'individus, qui n'ont au fond guère à voir avec les grands pervers de tribunal. Chez Lacan, le poids la réflexion criminologique pour caractériser une structure spécifique de la perversion est au moins aussi important que son attention à la lettre comme à la logique de Sade, par exemple. Ce qui rend le livre de Franco de Masi faussement transparent pour un lecteur français, c'est que dans la culture psychanalytique dont je parle, le pervers sadique, le tueur en série, par exemple, ne se laissent pas du tout décrire en termes de fantasme, pour autant que ce terme ait un sens rigoureux. On aurait au contraire plutôt tendance à dire que le passage à l'acte chez le pervers est lié à une *défection* de la fonction du fantasme, auquel se substitue quelque chose comme un « scénario ». Le prix que nous payons pour ces délimitations tranchées, c'est que, du coup, il ne fait aucun problème de considérer que le fantasme du névrosé est par nature un fantasme pervers (mais pas un fantasme *de* pervers). Et il serait assez facile à cet égard de citer avec Freud la clinique de la névrose obsessionnelle ou de l'hystérie. Ce que l'approche de Franco de Masi aide peut-être à conceptualiser, ce qu'il ne suffit pas de dire que tout fantasme est *ipso facto* un fantasme pervers. Il existe dans la vie fantasmatique des zones ou des dispositifs (je vais y revenir) dont le caractère pervers ne relève pas d'une lecture simpliste ou simplificatrice de la fameuse équation freudienne selon laquelle la névrose et la perversion sont dans un rapport de « négatif » l'une par rapport à l'autre.

C'est la raison pour laquelle il me semble que j'ai commencé par faire un contresens sur son travail. Et peut-être d'ailleurs que j'en fait toujours un ! Pour moi, en effet, tous les cas décrits, y compris les capacités dans la littérature classique (le cas de Bergler en 1938, par exemple), n'étaient pas des cas de perversion, mais des cas de névrose, ou de psychose, ou, si l'on accepte la catégorie, de borderline. Cat tous étaient des cas avec des *fantasmes* pervers, fantasmes certes agis, mais tous

incommensurables avec ce qui constitue le noyau dur de la « grande », ou de la perversion à l'état pur, celle dont les psychanalystes ont quelquefois à connaître, mais presque exclusivement dans les figures du masochisme exclusif ou de la pédophilie (quand la justice n'a pas déjà rattrapé le sujet, ou quand il est sous le coup d'une injonction de soin).

Il y a encore deux points à souligner à ce sujet. Même s'il cite Deleuze, Franco de Masi ne discute jamais sa thèse principale, selon laquelle l'entité même du « sadomasochisme » est une aberration. Or cette thèse est devenue plus ou moins dans le mouvement lacanien, la doxa. On ne cesse de souligner en effet les différences considérables, même phénoménologiques, entre le sadisme et le masochisme. Ils ne sont nullement « *en miroir* ». Les accoler, c'est accoler deux *métaphores* très dégradées du sadisme et du masochisme, dépourvues de rapport avec les choses réellement dénotées en clinique. Ce qu'on néglige sans doute, dans ce rejet massif, qui a été le mien à première lecture, c'est une nouvelle fois que les situations qui ont servi à ancrer en français la référence de ces termes relèvent de la psychiatrie et de la criminologie. Aussi, de ce point de vue, il est tout à fait impossible qu'un véritable sadique torture un véritable masochiste. Le masochiste, pour obtenir les souffrances nécessaires à son scénario, choisira non un sadique, mais quelqu'un qui a des *fantasmes* sadiques, et qui est éventuellement susceptible d'en agir certains, jusqu'à un certain point. Pas au-delà, sous peine de mort, et d'une mort toute différente que celle à laquelle peut éventuellement aspirer un masochiste, si, d'aventure, son tortionnaire était ce qu'on nomme en criminologie un sadique. Second point, il est inconcevable qu'en ce sens les attitudes masochistes et sadiques puissent être *réversibles*. Franco de Masi pense le contraire, et prend le risque de citer Sacher Masoch à l'appui de cette idée. Or ce dernier parle effectivement du « marteau et de l'enclume » (de la position de celui qui inflige et de la position de celui qui subit), et, je cite, selon la lecture qu'en donne Franco De Masi, « le plaisir sensuel extatique exige que l'on soit en même temps » *les deux* (109). Ce serait probant, si c'était vrai. Il suffit de se reporter aux textes (j'en ai compté deux) où Sacher Masoch utilise cette image. Dans les deux, il affirme sans équivoque : « je préfère l'enclume ». De fait, je ne connais ni dans la littérature, ni dans mon expérience ou celle de mes collègues, aucun cas où ce que l'on appelle, en France, un sujet pervers adopterait librement tantôt une position, tantôt l'autre, ou glisserait périodiquement de l'une à l'autre. Si un sujet pouvait ainsi permuter les fonctions, s'il n'était pas affectivement attaché à une position privilégiée par opposition à l'autre, peu de cliniciens jugeraient ici qu'il s'agit *réellement* d'un pervers (sadique ou masochiste).

Or c'est capital, parce que c'est précisément au nom de cette réversibilité, ou encore de cette « complémentarité » pourtant dénoncée par Deleuze, que Franco de Masi élabore la notion pour lui décisive de « monade » sadomasochiste. Si on perd de vue que la façon dont ce qui constitue le type à partir duquel la catégorie de perversion est construite chez lui, et qui n'est pas la perversion *criminologique*, mais un certain fonctionnement psychique sadomasochiste où le *fantasme agi* joue un rôle central, et où la « polarité maligne » de la perversion constitue non pas son *essence*, mais un *risque* permanent, alors on n'arrivera pas à tirer de leçon de son travail. Il faut donc à mon avis surmonter un véritable obstacle culturel, qui est aussi un obstacle épistémologique, et pour lequel il n'y a pas de solution simple, car la traduction purement linguistique de « pervers » ne suffit pas, ce qu'il faut, c'est un exercice de travail conceptuel sur nos présupposés.

Ce long préalable posé, je vais tâcher de me décoller d'un certain nombre de réticences, dont je viens d'indiquer le contexte et la signification, pour m'ouvrir autant que possible aux suggestions de Franco de Masi.

Concentrons-nous sur le cas de figure qui lui importe essentiellement : des sujets chez qui existe une zone psychique tout à fait particulière, qu'il désigne en employant un vocable à la mode, celui de « refuge (*retreat*) psychique » empruntée au kleinien britannique John Steiner. Dans cette zone, préservée tout à la fois de la réalité et de l'angoisse, certains sujets développent d'un rapport addictif, « toxicomane », dit Franco de Masi, à une jouissance narcissique exacerbée. La retraite psychique en question n'est nullement une fixation archaïque, parce que la conception de Steiner est une conception kleinienne, qui ne renvoie pas à des « stades » de développement psychosexuel, comme dans la théorie orthodoxe de la perversion chez les freudiens, mais à des « positions » du soi. Le refuge psychique est ainsi une sorte de « prise de distance » à l'égard de l'oscillation traditionnelle dans la pensée de Melanie Klein entre position dépressive et position schizoparanoïde. Elle peut donc se produire à tout âge, elle a

qualité structurale et régit les rapports au soi, aux objets, et à l'objet qu'est le soi. C'est aussi une variation très importante par rapport à la notion d'objet et d'espace « transitionnels » chez Winnicott. Car il s'agit, là aussi, du processus par lequel le soi se ménage un espace à soi, en « retrait » de l'espace maternel, mais pas encore au milieu du sérieux du monde objectal. Toutefois, Steiner conçoit le refuge psychique par opposition à un espace de jeu winnicottien. C'est plutôt un espace dans lequel le sujet peut penser se réfugier à tout moment lorsqu'il interagit avec l'objet, mais s'il a le malheur de s'y réfugier, alors il s'y trouve emprisonné et persécuté.

Une question qui vient immédiatement à l'esprit devant ce genre d'analyse, c'est la question de l'objet, et non pas seulement de l'espace. L'objet transitionnel, lorsqu'il apporte dans ses fonctions, peut par exemple aider à penser certaine forme du fétiche, mais aussi, certaines formes de l'objet phobique. Le genre de transitionnalité morbide que semble désigner la notion de refuge psychique permettrait-elle de caractériser l'objet dans la perversion de façon plus rigoureuse ?

Cette riche notion, que Franco de Masi met au cœur de sa lecture d'un certain nombre de situations de perversion sadomasochiste, on pose toutefois un problème redoutable. Elle semble reposer sur une conception du narcissisme passablement équivoque. Car, d'un côté, on ne voit pas du tout comment il pourrait exister un « autre » pour le sujet psychiquement réfugié dans cette espèce de niche mentale grâce à laquelle il met en suspens l'oscillation vitale entre les deux positions kleinienne. Et pourtant, c'est en termes de « pouvoir » sur cet autre que le mal au cœur de la perversion est constamment caractérisé. D'une part, il m'a été impossible de discerner sur quels indices (transférentiels?) Franco de Masi s'appuie pour postuler l'existence de ce refuge psychique, sans que ce soit complètement *ad hoc*. D'autre part, comment parler de narcissisme en un sens aussi radical, quasi autistique, quasi *claustré en soi-même*, et, en même temps, de pouvoir (et un pouvoir, c'est toujours un pouvoir de soi *sur l'autre*) ?

Pour introduire au dernier point de litige, mais qui peut-être n'est qu'un malentendu, je voudrais enfin m'inscrire radicalement en faux contre une thèse que Franco de Masi semble accepter au moins à plusieurs endroits dans son livre. Cette thèse concerne le masochisme, et elle énonce que « l'énigme de la perversion réside dans le fait que, hormis l'absence d'amour, le plaisir est obtenu par le biais de sensations qui, normalement, sont ressenties comme déplaisantes : un plaisir particulier obtenu de manière paradoxale. » (99)

L'idée que les masochistes (je parle ici de ceux dont c'est la pratique sérieuse, nullement de ceux qui jouent ou simulent) ne pas souffrir des coups, des brûlures, de pratiques sexuelles comme le *fisting*, est totalement démentie par l'expérience. Au contraire, les masochistes font extrêmement attention à la gradation progressive des douleurs et des humiliations morales (aux « limites » que l'esclave est prêt à tester), et prennent toutes sortes de précautions physiques, dont de nombreux préparatifs, avant de s'exposer aux manipulations ou sévices les plus graves. Et ils ont très mal ! C'est un mythe étrange, quoique tenace, de la « pure » algolagnie (formulé semble-t-il en premier par Schrenck-Notzing), mais qui avait été réfuté en son temps par Krafft-Ebing : cette inversion bizarre du spectre du plaisir et de la douleur dont il n'y a, j'insiste, aucun exemple. Ou alors, qu'on nous en donne un ! Les seuls cas qui en approchent sont des cas neurologiques, dans lesquels la douleur est effectivement abolie, mais nullement remplacée par des sensations de plaisir, bien plutôt par une indifférence complète. Franco de Masi est mieux inspiré, et certainement plus près de l'expérience des masochistes lorsqu'il emploie le mot de « triomphe » ou encore des expressions comme « jouissance mentale » ou « orgasme mental ».

J'insisterai surtout sur la notion de triomphe, qui est capitale. C'est en effet parce que les masochistes souffrent physiquement et moralement à un point qui, dans certains cas, est tout à fait extraordinaire, que la joie triomphale à traverser l'épreuve la plus douloureuse qui soit peut à l'occasion devenir le centre de gravité d'une expérience de renouvellement psychique radical. Il n'est pas rare, ainsi, de voir certains seuils affectés d'une valeur de mutation personnelle radicale, au point par exemple que les sujets changent de nom et d'identité (et cela peut aller tout à fait au-delà d'un changement de pseudonyme à l'intérieur du milieu clos de la communauté SM, jusqu'à des demandes de modification d'état civil en bonne et due forme). Dans un tel cas, on va plus loin que ce que la tradition lacanienne en psychanalyse a mis au cœur du dispositif masochiste : provoquer, idéalement, l'angoisse paroxystique

de l'Autre (le transfert répétant à cet égard la situation originale, souvent avec une « mère » fantasmatique toute-puissante), le faire défaillir devant *l'impuissance de sa toute-puissance fantasmée* – un peu comme si l'esclave (le masochiste) s'était par là réellement rendu maître du maître (celui qui se *fantasmait* dans la position du sadique). On va plus loin, en effet, car ce qui émerge alors, c'est l'idée d'une « auto-re-création » d'identité, où il ne s'agit pas simplement de disqualifier l'Autre (y compris « symbolique », dans la nomination), mais d'explorer une dimension novatrice de l'existence au-delà de toute identité reçue ou assignée par quiconque (serait-ce sur l'acte de naissance). Pour qu'une telle joie, une pareille exultation triomphale, l'emporte de façon signifiante aux yeux du sujet sur la douleur et sur l'humiliation, il *faut* précisément cette douleur physique ou morale, bien réelle.

Mais c'est là au fond, le point central auquel Franco de Masi veut nous conduire. Car on ne peut pas rattacher, à ses yeux, le plaisir pervers, et de façon paradigmatique le plaisir masochiste, à une sorte de transformation (ou de régression) de la libido freudienne classique. Citant Sacher Masoch, cette fois à juste titre, Franco de Masi insiste sur la dimension « supra-sensorielle » ou « supra-sensuelle » (*übersinnlich*) de la jouissance recherchée – à moins que ce ne soit plutôt de la jouissance *forcée* du masochiste, vers laquelle il est irrésistiblement attiré, une piste qui n'est guère explorée, alors que cette jouissance est comparée à la jouissance toxicomaniaque. Évidemment, du point de vue lacanien ordinaire, il s'agit là d'une évidence. C'est un point de doctrine élémentaire que de discriminer absolument ce qui relève de la jouissance et ce qui relève du plaisir. Il n'existe donc pas, de ce dernier point de vue, d'« orgasme mental » pris au mal en tant que mal (comme tel grand sadique que cite Franco de Masi, qui disait éprouver une jouissance mentale masturbatoire au moment où il dépeçait ses victimes), parce que le mot même d'orgasme risque de rabattre la dimension singulière de la jouissance sur celle du plaisir (et donc du principe de plaisir). L'horizon ultime de la jouissance perverse, cependant, ne vise souvent aucun objet source ni cause de plaisir, et même aucun objet vivant, mais, semble-t-il, le cadavre, un au-delà de la vie. C'est une indication constamment soulignée du point de vue lacanien : il faut toujours avoir à l'esprit la perspective *nécropophile* à l'horizon de la perversion.

Acceptons cependant de suivre Franco de Masi dans une direction qui n'est pas du tout celle que je viens de rappeler. Il lui importe en effet de soulever une question qui n'est jamais précisément traitée dans la culture psychanalytique qui est la mienne : celle de la « sexualisation » du rapport au mal. Par définition, la psychanalyse telle qu'il la conçoit travaille sans les catégories lacaniennes de Réel et d'objet (a). Mais, cliniquement, c'est précieux. Car cela lui permet de mettre en lumière ce qui se passe lorsque justement le mouvement de radicalisation de la perversion en direction de la jouissance « réelle » et, pour finir, de la nécrophilie agie (et nullement fantasmée), *ne va pas à son terme*. Comment se passe au juste la *réinrication* de la pulsion de mort dans les pulsions de vie ? Comment ce qui est au-delà du principe de plaisir reste cependant *retenu* aussi longtemps, et de façon aussi riche, à l'intérieur des filets du plaisir et de la sexualité ? Sur ce point, une théorie est purement structurale de la perversion est muette. Lacan ne s'intéresse pas au facteur économique (il pense même, en général, que c'est toujours une impasse que de poser ainsi les problèmes). La notion de « sexualisation » du mal pourrait alors jeter une lumière sur les dispositifs psychiques engagés lorsqu'il y a *encore* du fantasme et pas juste du passage à l'acte, lorsqu'on avance vers le crime, sans en franchir le seuil, etc. Mon regret, c'est alors de ne pas avoir de quoi mesurer exactement ce qu'apporte dans l'appréciation du transfert pervers la catégorie intéressante de « refuge psychique ». Car elle paraît alors justifiée. En effet, si ce n'est pas un stade de développement psychosexuel, ou plus exactement une « fixation » à un stade archaïque, comme dans la doctrine orthodoxe de la perversion, mais si c'est bien une « position » au sens de Melanie Klein (ou plus exactement, dit Steiner, une position hors-jeu, dans laquelle on peut *échapper* à l'oscillation entre les positions dépressives et schizoparanoïde), alors l'essentiel est dit : le refuge psychique ne relève pas du développement du principe de plaisir, et pas non plus de ses impasses. Il est donc particulièrement adéquat pour caractériser les effets intrapsychiques d'une position subjective constamment menacée par un déchaînement illimité de la pulsion de mort, mais qui a découvert un moyen étrange de « s'abriter » de ce déchaînement, même si cet abri est aussi dangereux et persécutant. Faute d'explicitation clinique, je reste toutefois dans le doute. Car je ne sais pas au fond, faute de détails, si les notions de refuge psychique et de sexualisation sont des métaphores qui servent à nous consoler de l'imprécision de nos concepts métapsychologiques, ou si ce sont des concepts opératoires qui nous donnent accès à des modalités d'interprétation pertinentes dans la perversion.

Dans tous les cas, il me semble que l'apport de Franco de Masi et de nous rappeler que la question du mal reste ouverte du point de vue métapsychologique, en psychanalyse. On ne peut pas en faire un sous-produit « sublimé » des dimensions perverses de la sexualité infantile, et le recours à la notion kleinienne de pulsion de mort, sans plus d'élaboration, ne mènera pas non plus très loin. Toutefois, précisément parce que la question *conceptuelle* du mal devient du coup incontournable, dans l'approche qui nous est proposée, il me semble qu'on reste au milieu du gué. Que Franco de Masi cite ainsi des auteurs qui se sont directement situés par rapport à Lacan, comme Deleuze, mais sans jamais discuter de la lecture lacanienne de Sade, constitue un obstacle difficile à franchir pour certains lecteurs français, dont moi. C'est pourtant chez Lacan que l'on trouve une lecture vraiment profonde de l'éthique sadienne et même de sa métaphysique, conduite du point de vue d'une théorie psychanalytique qui, comme chez Franco de Masi, ne se satisfait pas de la théorie orthodoxe des pulsions, ni non plus de la version kleinienne standard de la pulsion de mort.

Je termine sur une note polémique. Il est banal de porter aux nues, en France, le livre de Jacqueline Chasseguet-Smirge, *Ethique et esthétique de la perversion*. Je trouve cet ouvrage calamiteux théoriquement, et même scandaleux sur le plan de l'éthique de la psychanalyse. Qu'on puisse en effet réduire Sade, mais aussi bien d'autres auteurs extraordinaires, à une pauvre petite imagerie dégoûtante, « anale », censée vérifier les conjectures de Freud sur l'idéal et la pulsion, en tenant pour nulle et non avenue la *pensée* perverse dans son extraordinaire raffinement logique, symbolique et imaginaire, bref, sans jamais se donner les moyens formels, ou même conceptuels, d'en écouter la charge de vérité (tout cela, essaie-t-on plutôt de nous faire croire, c'est soit de l'imposture, soit de la « sublimation »), c'est à mes yeux intolérable. Il est certain que nous ne serons jamais en mesure d'écouter la leçon que nous donnent sur la condition humaine les patients qualifiés avec mépris de « pervers », si l'exemple que nous donnons de ce qu'est la psychanalyse, c'est de passer leur propos et leur vie à un tamis aussi dogmatique et aussi insultant. Une chose est sûre, malgré l'immensité des désaccords, je n'ai rien trouvé de tel chez Franco de Masi.